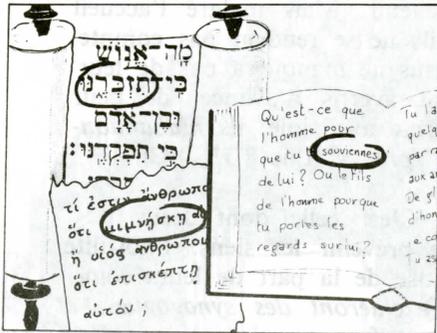


TEXTES BIBLIQUES



MAX DAUNER

LUC 14.25-33

«S'IL NE HAÏT PAS SES PROCHES»

EXPLICATION DE LUC 14.25-33 DANS LE MINISTÈRE DE JESUS

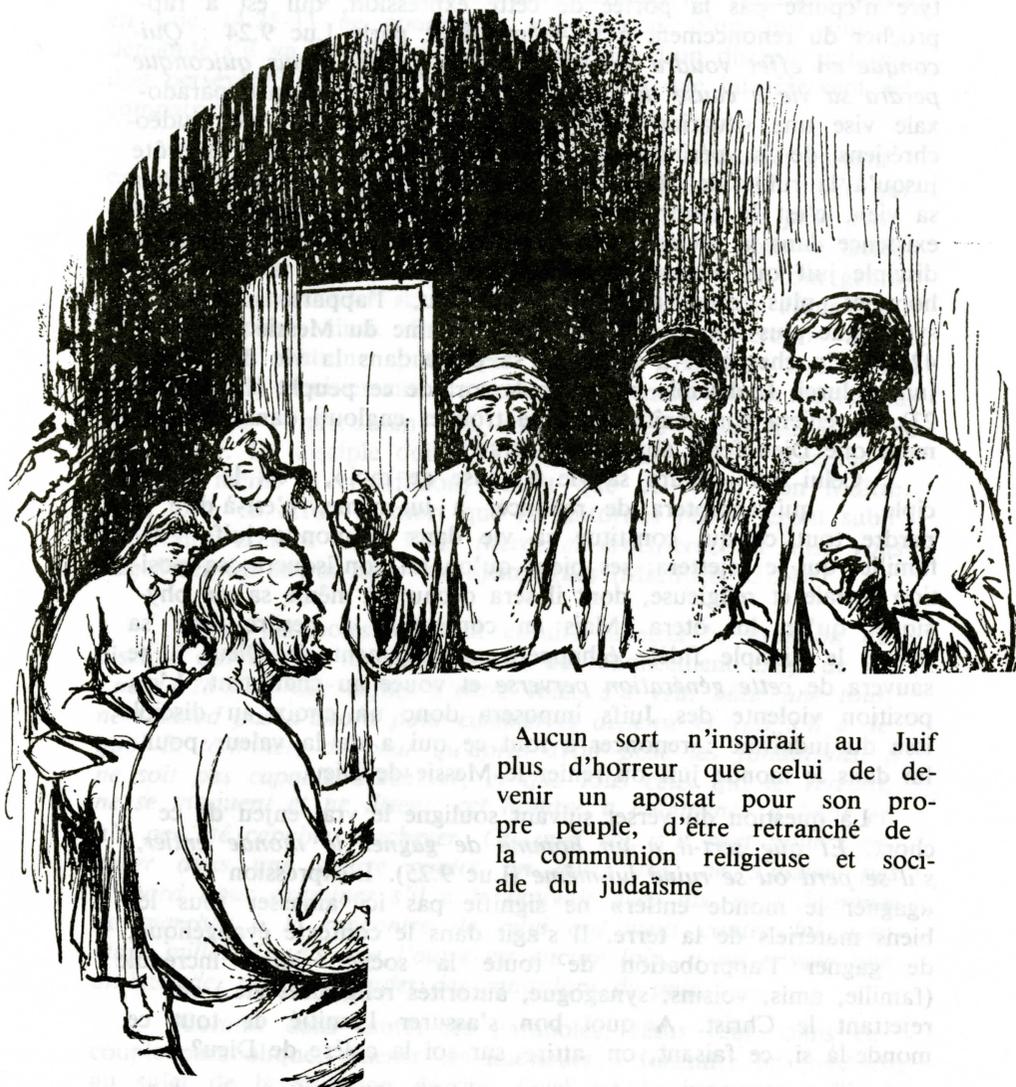
Peu de paroles prononcées par Jésus surprennent le lecteur de l'Évangile autant que la déclaration de Luc 14.26, qui somme le disciple de haïr les membres de sa propre famille. Luc 14.26 : «*Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne haït pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses soeurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.*» La sévérité radicale de cette exigence mérite à elle seule qu'on s'y arrête. Notre exposé se fera en deux parties. La première s'attachera à comprendre le texte en tenant compte de la situation concrète par rapport à laquelle il prend sa signification immédiate. La deuxième partie cherchera à tirer du texte un principe général qui reste valable pour nous et pour les disciples de tous les temps.

Première question à régler : qui sont les premiers destinataires (interlocuteurs) de cette exigence? Luc 14.25 : «*De grandes foules faisaient route avec Jésus. Il se retourna et leur dit...*» La déclaration du verset 26 s'adresse à des Juifs qui sont bien disposés à suivre Jésus et qui, effectivement, «font route» avec lui

pour l'écouter et recevoir son enseignement. Dans ce sens large (qui est, dans les évangiles, souvent appliqué aux auditeurs plus ou moins attachés à Jésus pendant son ministère (1), ces gens sont déjà disciples et n'ont pas à le devenir. Mais malgré l'accueil qu'ils ont réservé à sa prédication, ils ne se rendent pas compte des sacrifices que leur adhésion à Jésus ne manquera pas de leur coûter. Or, il faut qu'ils en soient avertis d'avance, de peur qu'après avoir entendu et reçu la parole avec joie, ils *n'abandonnent la foi au moment où survient l'épreuve* (Luc 8.13, FC).

De quelle épreuve s'agit-il? C'est celle dont Jésus ne cesse, dans les quatre évangiles, de prévenir les siens: l'hostilité violente à laquelle ils doivent s'attendre de la part de leurs compatriotes juifs incrédules. *Ils vous exclueront des synagogues; et même l'heure vient où quiconque vous fera mourir pensera offrir un culte à Dieu* (Jean 16.2). Aucun sort n'inspirait au Juif plus d'horreur que celui de devenir un apostat pour son propre peuple, d'être retranché de la communauté religieuse et sociale du judaïsme. Et pourtant, voilà justement ce qui attend les Israélites qui s'attacheront au Messie crucifié et monté au ciel. Considérés comme rênégats, ils seront harcelés, battus publiquement, déposés de leurs biens, jetés en prison, persécutés, mis à mort. Et cela par des frères de race qui croient ainsi plaire à Dieu!

Mais ce n'est pas tout. La division que l'adhésion au Christ provoquera pénétrera jusqu'à l'intérieur des familles. *Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. Car je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère, et l'homme aura pour ennemi les gens de sa maison. Celui qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui aime fils ou fille plus que moi n'est pas digne de moi* (Matthieu 10.34-37). On voit dans ce dernier verset le sens qu'il faut donner au verbe «haïr» en Luc 14.26. Il ne s'agit pas pour le disciple juif d'entretenir un sentiment de haine envers ses parents, ni de prendre l'initiative de couper toute relation avec eux, ni même de les traiter avec moins d'amour. Il s'agit plutôt de ne pas abandonner sa foi dans le Christ, même au prix de se voir renier par sa famille, répudier par son époux ou son épouse, dénoncé aux inquisiteurs juifs par ses parents les plus proches. *Le frère livrera son frère à la mort, et le père son enfant, et les enfants se soulèveront contre leurs parents et les feront mourir* (Matthieu 10.21).



Aucun sort n'inspirait au Juif plus d'horreur que celui de devenir un apostat pour son propre peuple, d'être retranché de la communion religieuse et sociale du judaïsme

La haine dont le disciple est appelé à faire preuve doit s'étendre à *sa propre vie* (Luc 14.26). L'allusion évidente au martyre n'épuise pas la portée de cette expression, qui est à rapprocher du renoncement à soi-même dont parle Luc 9.24 : *Qui-conque en effet voudra sauver sa vie la perdra, mais quiconque perdra sa vie à cause de moi la sauvera*. Cette sentence paradoxale vise une situation historique bien précise: celle des judéo-chrétiens de la période qui s'étend du jour de la Pentecôte jusqu'à la ruine de Jérusalem en 70. Celui qui «voudra sauver sa vie», c'est le disciple hébreu qui restera trop attaché à son existence dans la société juive incrédule du premier siècle; c'est le disciple juif qui aimera sa famille plus que Jésus, la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu, l'appartenance à la synagogue plus que l'entrée dans le royaume du Messie (Jean 12.42,43). En cherchant à préserver sa place dans la vie du peuple juif endurci, le disciple partagera le sort de ce peuple (Luc 21.22-23). Il reniera son maître pour se trouver englouti dans le jugement que Dieu fera abattre sur Israël.

Celui qui «perdra sa vie à cause de moi», c'est le disciple qui acceptera de renoncer à lui-même, c'est-à-dire de perdre tout ce qui constitue sa vie dans le monde juif: sa famille, qui le rejettera; ses biens qu'on lui confisquera; sa position sociale et religieuse, dont il sera déchu; et même sa vie physique, qu'on lui ôtera. Mais en consentant à perdre ainsi sa «vie», le disciple fidèle échappera au jugement de Dieu; il se sauvera de *cette génération perverse* et vouée au châtement. L'opposition violente des Juifs imposera donc un choix au disciple issu du judaïsme : renoncer à tout ce qui a de la valeur pour lui dans le monde juif ou renier le Messie de Dieu.

La question du verset suivant souligne le vrai enjeu de ce choix. *Et que sert-il à un homme de gagner le monde entier, s'il se perd ou se ruine lui-même* (Luc 9.25). L'expression «gagner le monde entier» ne signifie pas ici amasser tous les biens matériels de la terre. Il s'agit dans le contexte évangélique, de gagner l'approbation de toute la société juive incrédule (famille, amis, voisins, synagogue, autorités religieuses etc.) en rejetant le Christ. A quoi bon s'assurer l'amitié de tout ce monde-là si, ce faisant, on attire sur soi la colère de Dieu?

Revenons à notre texte, Luc 14.26. Jésus dit que celui qui ne hait pas sa famille et sa vie *ne peut être mon disciple*. Dans une observation qui vaut pour tout ce discours Jacques Dupont nous avertit de prendre garde de ne pas passer spontanément du verbe «être» au verbe «devenir». Cette haine ne

constitue pas une condition à remplir pour *devenir* disciple une fois pour toutes; il s'agit du moyen par lequel on pourra être durablement disciple (2) En d'autres termes, les exigences posées en Luc 14.25-33 ne concernent pas le cas d'un juif qui se demande s'il va se faire disciple, mais celui d'un disciple juif qui doit persévérer jusqu'au bout malgré le sort que lui réservent ses compatriotes: exclusion, persécution, martyre.

En effet, la situation que Jésus suppose au verset suivant est manifestement celle d'une persécution. Luc 14.27 : *Et qui-conque ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple.* L'expression «porter sa croix» revêt pour le lecteur moderne un sens figuratif : supporter des épreuves de tout genre. On peut se demander si les auditeurs immédiats de Jésus l'auraient comprise ainsi. Pour eux, «porter sa croix» devait évoquer la coutume pratiquée par les Romains lors d'une exécution par crucifiement. Le condamné à mort devait porter sur ses épaules l'instrument de son supplice jusqu'au lieu de l'exécution. Le disciple doit être chaque jour prêt à accepter le martyre, même la crucifixion, plutôt que de renier son Maître. Telle sera, en effet, la mort que les autorités juives feront subir à certains d'entre eux: *Vous tuerez et crucifierez les uns, vous flagellerez les autres dans vos synagogues* (Matthieu 23.34).

Deux paraboles viennent ensuite illustrer la situation du disciple qui tentera de se soustraire au renoncement exigé de lui. Luc 14.28-32 : *Car lequel d'entre vous, s'il veut bâtir une tour, ne s'assied pas d'abord pour calculer la dépense et voir s'il a de quoi la terminer, de peur qu'après avoir posé les fondations, il ne soit pas capable d'achever, et que tous ceux qui le verront, ne se moquent et ne disent: cet homme a commencé à bâtir et n'a pas été capable d'achever. Ou quel roi, s'il part pour s'engager dans une guerre contre un autre roi, ne s'assied pas d'abord pour examiner s'il a le pouvoir avec dix mille hommes de marcher à la rencontre de celui qui vient contre lui avec vingt mille? Tandis que l'autre est encore loin, il lui envoie une ambassade, pour demander des conditions de paix.*

Comme dans toutes ses paraboles, Jésus veut, dans ce couple parabolique, amener ses auditeurs à formuler un jugement au sujet de la situation décrite. Quel est le jugement sollicité dans ces deux récits?

Dans chacune des deux paraboles, un homme renonce à une entreprise dans laquelle il est tenté de s'engager mais que, réflexion faite, il sait vouée à l'échec. Pour l'homme qui sera incapable d'achever une tour même après y avoir investi tous les capitaux dont il dispose, pour le roi qui sera incapable de vaincre un ennemi plus puissant même après avoir engagé toutes ses troupes dans la bataille, la *bonne* solution consiste simplement à abandonner dès l'abord son projet (3). Mieux vaut que chacun d'eux s'abstienne de tout essai! Car leurs calculs les ont convaincus que même en mettant en oeuvre tous leurs moyens, ils ne pourront pas mener à bien ce qu'ils auront entrepris. La décision de laisser tomber n'est pas alors un acte blâmable. Au contraire, c'est la sagesse même, c'est le seul moyen d'échapper à la catastrophe. On voit maintenant où Jésus veut en venir dans ces deux récits. Il veut amener ses auditeurs à approuver la sagesse des deux hommes qui, pour éviter un désastre, décident d'abandonner un projet impossible à réaliser.

Dans l'application, l'entreprise envisagée ne pourrait guère consister à devenir disciple de Jésus. Car les auditeurs des paraboles sont déjà des disciples, du moins au sens large du terme. Jésus chercherait-il à les détourner de cette décision qu'ils avaient prise de le suivre? Je crois que le projet impossible à réaliser et auquel il vaut mieux renoncer consiste à vouloir, tout en adhérant au Christ, rester dans les bonnes grâces du judaïsme rebelle à Dieu, à vouloir «sauver sa vie» au sens large de Luc 9.24, à vouloir conserver l'approbation de sa famille juive incroyante, échapper à la persécution ou au martyre, préserver ses biens et sa position au sein d'une société hostile à la foi chrétienne. Dans le conflit qui opposera le judaïsme persécuteur à l'Eglise fidèle au Messie, on ne pourra pas jouer sur les deux tableaux, un tel projet ne pourra que tourner à la catastrophe.

Au verset 33 Jésus formule la conclusion de ces deux paraboles. Luc 14.33 : *Ainsi donc, quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple.* Le verbe grec traduit «renoncer» signifie plus exactement «se séparer de»; dans tous les autres emplois dans le Nouveau Testament, il désigne l'action de «prendre congé» de quelqu'un. Il ne s'agit pas simplement d'un détachement intérieur, mais d'un abandon réel: on se défait de tous ses biens, on leur dit adieu (4). Le contexte nous invite de nouveau à conclure que ce renoncement aux biens doit être compris en fonction d'une situation de persécution. Le disciple ne se défait pas de toutes ses possessions par une initiative personnelle, pour vivre dans le dénuement total, mais il en accepte la perte par fidélité au Christ. L'épître aux

Hébreux évoque de telles spoliations subies par les judéo-chrétiens : *Vous avez accepté avec joie qu'on vous arrache vos biens, sachant que vous aviez des possessions meilleures et permanentes* (Hébreux 10.34).

Il n'y a pas de persévérance possible pour le disciple s'il n'est pas prêt à tout abandonner — famille, biens, vie — afin de respecter sans compromis son engagement à suivre le Christ. Ce renoncement peut s'imposer à lui à tout moment, et il lui sera normalement réclamé dans la mesure où il doit affronter l'hostilité persécutrice des ennemis du Christ.

La haine requise par Jésus à l'égard des membres de la famille se place donc dans l'hypothèse d'un conflit de devoirs. Pour Dieu, les liens familiaux sont sacrés; et dans le cours normal des choses, il n'est pas possible de suivre vraiment le Christ sans aimer encore plus ceux qui nous sont les plus proches et sans accomplir encore plus consciencieusement nos devoirs familiaux envers eux. Mais un conflit est possible là où l'intolérance des parents non chrétiens les dresse contre le disciple. Dans ce cas, la fidélité au Christ, fidélité absolue qui passe avant tout, vaudra peut-être au croyant d'être renié par ceux qu'il aime le plus au monde. Si, par contre, les parents non croyants du disciple acceptent de respecter ses convictions chrétiennes, tant mieux! Cela ne fera que lui permettre de les aimer encore plus et de les servir comme Dieu le veut.

Max DAUNER

NOTES :

- (1) Comparer Luc 19.41; Jean 4.1; 6.66; 7.3; 8.31; 12.19; etc.
- (2) Dupont Jacques. *Etudes sur les évangiles synoptiques*, Leuven 1985, p.1089.
- (3) Sabourin Léopold. *L'Évangile de Luc: Introduction et commentaire*, Rome, 1985, p.273.
- (4) Dupont, p.1084.